

PASCALE
DIETRICH

Une île
bien tranquille



Par l'autrice
des *Mafieuses*
et de *L'Agent*



Sur les îles bretonnes, tranquilles ou pas, le vent est toujours coupable : des naufrages, des névroses, et même des chutes. Difficile pourtant de convaincre Edelweiss, de retour à Trevedic pour enterrer son père tombé du pic du Rat, de ce scénario. Ses doutes se renforcent lorsqu'elle remarque que les îliens ont étrangement changé leurs habitudes : ils ont repeint leurs maisons à neuf, possèdent des yachts rutilants ou encore des voitures de luxe tout à fait inutiles dans cette île miniature. Veulent-ils se la jouer flambeur, à l'image son petit ami parisien, gentil mais « un peu connard » ? Ou cachent-ils un secret derrière des bizarreries de plus en plus inquiétantes, comme lancer des balles de tennis ornées de têtes de mort dans le jardin ? Avec un ton bien à elle, Pascale Dietrich nous offre un bon bol d'air marin et d'humour noir.

PASCALE DIETRICH est née à Tours en 1980 et vit à Paris. Sociologue, ses travaux portent sur les populations précaires et les inégalités. Elle est l'autrice de plusieurs comédies noires, notamment *Les Mafieuses*, *Faut pas rêver* et *L'Agent*.

« Un roman ironique, inventif et délicieusement inattendu. » *Lire*

« Les personnages sont incongrus, les situations rocambolesques, les meurtres mystérieux et la fin totalement immorale. » *Le Télégramme*

« Diabolique et plein d'humour. » *Avantages*

Pascale Dietrich

Une île bien tranquille

LIANA LEVI  *piccolo*

BALLE DE TENNIS

1

Le bateau-navette venait d'accoster. C'était toujours le même, une vieille coque en bois peint vert et blanc qui refoulait l'huile de moteur, avec un espace intérieur pour s'abriter en cas de gros temps. Son nom, *Le Baroudeur*, inscrit à l'avant en lettres pleines, disparaissait par intermittence quand la mer s'agitait. Depuis que j'étais née, il faisait ses deux allers-retours quotidiens entre Trevedic et Brest. Peut-être que le reste du temps il se rendait aussi ailleurs, allez savoir. Une brise glaciale balayait le port. Je remontai la fermeture Éclair de mon blouson, enfonçai les mains dans les poches duveteuses et serrai les poings. Dans les airs, une mouette déployait ses pattes pour préparer son atterrissage sur une benne à ordures. Une canette de Red Bull entourée de mégots aplatis flottait à la surface de l'eau aux reflets mauves. Sur la benne, la mouette avait entrepris de déchiqueter un reste de panini dont le fromage s'étirait comme un élastique à chaque coup de bec. Vaguement dégoûtée, je me retournai vers Brest. Dans une heure, je serais dans un autre monde, une société miniature, celle où j'avais grandi.

La mouette émit un râle amer et s'envola en direction de la jetée. Alors seulement, je pris conscience de la dizaine de personnes qui m'entouraient et que je connaissais pour la plupart. Elles aussi attendaient de monter sur le bateau. Leurs mains fébriles s'agrippaient à la poignée d'une valise ou d'un sac à main, comme si on allait les leur arracher. Les insulaires éprouvent toujours un sentiment d'insécurité quand ils se rendent sur le continent, ils s'imaginent exposés à toutes sortes de vols et d'agressions imaginaires. On tend à tout dramatiser dans les lieux qui ne nous sont pas familiers.

Cela faisait plus de dix ans que j'avais quitté l'île. Je la regrettais parfois, et j'aurais espéré y revenir dans des circonstances moins tragiques, pour un mariage ou un baptême par exemple, ce genre de fête avec du sucre glace et des confettis colorés. Mais je revenais pour enterrer mon père.

Je m'assis sur une bitte d'amarrage et tentai de récapituler l'ordre des tâches à accomplir. L'enterrement de papa avait lieu dans deux jours à la chapelle de Trevedic. Le lendemain, mon frère et moi aurions à régler diverses questions avec le notaire. L'administration ne nous oublie jamais. Même les moments les plus douloureux exigent leur lot de paperasserie.

Autour de moi, les gens évitaient soigneusement mon regard, sans doute à cause de ce qui était arrivé à mon père. Ils n'avaient pas envie d'en parler maintenant, pas sur le continent. Les îliens sont pudiques. Ils n'évoquent leurs malheurs que chez eux, abrités par le cercle de mer qui fait barrage au

reste de l'humanité. En silence, nous contemplions l'animation du port. Un yacht bleu d'une trentaine de mètres s'apprêtait à accoster. Ce genre d'embarcation était assez rare dans les parages pour retenir l'attention, et puis sa peinture rutilante attirait immédiatement l'œil. L'*Alexandra* – c'était son nom – sortait sans doute de l'usine. Encore une qui portait un nom de femme. Je repensai aux coques du port de mon enfance : la *Suzanna*, l'*Amandine*, la *Louissette*... toujours des noms féminins. À moins que ce ne soient les femmes qui portent des noms de bateaux. Beaucoup d'entre elles, en tout cas, portent des noms bateau. Ce n'est pas mon cas. Je m'appelle Edelweiss. D'après mon père, c'est le nom d'une fleur magnifique que l'on trouve dans certaines montagnes. Cela veut dire « étoile d'argent ». Bien sûr, ce prénom évoque davantage à mes copains la marque de bière qu'une plante gracieuse et délicate. Je me console en me disant que ça pourrait être pire. J'ai une copine qui s'appelle Marie-Chantal et aurait préféré porter le nom de n'importe quelle gnôle. Ça n'est pas simple non plus de s'appeler Marie-Chantal.

Tout le monde était absorbé par les manœuvres qu'effectuait le yacht pour se glisser entre deux voiliers. Une fois qu'il fut amarré, l'équipage entreprit de débarquer des caisses, à la chaîne. Les rectangles de polystyrène s'empilaient sur le quai comme dans un jeu de construction. Un homme en chemise à motifs, avec une veste de costume et des chaussures de ville astiquées, suivait le spectacle en fumant une cigarette 100'S. Détaillant cet accoutrement décalé par rapport aux coutumes locales, je lui

trouvai tout à coup un air familier. J'étais certaine d'avoir déjà croisé ce visage taillé au couteau, ces traits presque indiens et ce nez frémissant à chaque respiration. Soudain, je captai son regard myope d'un bleu intense, et je reconnus sans erreur possible Martial, l'un des frères Lambert, une famille nombreuse de Trevedic. Tous avaient ces yeux de chien fou typiques des gens dont les idées ne tournent pas rond. On n'avait pas envie d'être dans leur tête ni de connaître les pensées qui pouvaient y germer. J'avais toujours connu ces pauvres mômes totalement dépenaillés, vêtus de vareuses élimées, les cheveux coupés au ras du crâne qu'ils avaient bosselé comme une vieille casserole. Martial avait bien changé, et dans un sens inattendu. Se pouvait-il que le yacht lui appartienne ?

Alors qu'il balançait son mégot dans l'eau pétrolée du port me revint la question qui me taraudait depuis le coup de téléphone de la police des mers : comment mon père avait-il pu tomber du haut du pic du Rat ? Cette falaise, il l'arpentait quasiment tous les jours avec Pasqua, pas l'homme politique, bien sûr ; c'était le nom du chien. Il l'avait appelé comme ça car cela l'amusait d'ordonner à l'ancien ministre de l'Intérieur de lui apporter ses chaussons quand il rentrait à la maison. « La ferme, Pasqua ! » beuglait-il avec délectation quand l'animal aboyait après un visiteur. Et puis c'était une façon de titiller la famille de ma mère qui votait à droite (lui, avait arraché sa chemise de joie lors de la première victoire de François Mitterrand). Quoi qu'il en soit, je ne voyais pas comment ce drame avait pu se produire. Cet endroit, tout le monde

s'en méfiait, et papa le premier, qui était sujet au vertige. Certes, ces derniers temps, il était fatigué. Il m'avait parfois paru nerveux. Au téléphone, sa voix était souvent moins ferme que de coutume et il butait sur les mots, comme si quelque chose d'autre que nos conversations occupait son esprit. Étrangement, les voisins ne s'étaient d'ailleurs pas montrés plus surpris que ça à l'annonce de son décès. Il se faisait vieux, m'avait-on dit, comme si sa mort était naturelle.

Moi, quand j'avais appris la nouvelle, j'étais tombée des nues. J'aurais pu m'attendre à tout sauf à cela. Sur les îles, on meurt tard ; en témoigne le nombre de vieux. Je ne m'étais jamais préoccupée de la possibilité d'un décès prématuré. Dans mes accès de pessimisme, je me disais même que mon paternel me survivrait. Son hygiène de vie était indéniablement meilleure que la mienne. *L'hygiène de vie* : j'ai toujours détesté cette expression qui compare la façon dont on mène nos existences à l'entretien d'une salle de bains. Pour ma part, j'avais autant de mal à maintenir l'une que l'autre en état. Jouant avec un fil qui s'échappait du fond de ma poche, je me promis de m'attaquer avec davantage de conviction aux joints crasseux de ma baignoire.

Tout avait commencé avec ce maudit coup de téléphone. Je marchais sur un trottoir parisien grouillant. Tels des robots bien programmés, les passants suivaient leur trajectoire sans jamais s'effleurer. Je songeais à différentes choses à la fois : le portrait du grand industriel que j'étais en train de rédiger pour le journal qui m'employait,

les poubelles que Walter, mon petit ami, oubliait systématiquement de descendre et la meilleure façon de réussir un couscous royal. Arrachée à ces pensées fondamentales, j'avais décroché et prononcé le même « allô » que pour tous les appels du monde. À cette seconde, pour moi, mon père était encore en vie. J'aurais dû faire durer cet instant indéfiniment.

– Madame Briot, m'avait dit Solar, l'unique policier de Trevedic, c'est au sujet de votre père.

– Qu'y a-t-il ?

– Il est tombé à la mer.

– Quoi ? !

– Le vent l'a emporté et il a glissé de la falaise.

Foudroyée, je m'étais immobilisée sur le trottoir, perturbant les trajectoires bien huilées de mes voisins de promenade.

– Quelle falaise ? m'étais-je écriée, comme si c'était cela l'important.

Certains passants s'étaient probablement retournés mais, à mes yeux, la ville, ses bâtiments et ses habitants s'étaient effacés. J'étais seule sur le gigantesque bitume de la capitale.

– Le pic du Rat, avait répondu Solar. C'est là que le vent est le plus fort. À un autre endroit, votre père aurait pu résister.

L'image d'un combat de lutte gréco-romaine entre mon père et une montagne d'air m'avait traversé l'esprit.

– Comment va-t-il ? avais-je balbutié.

– Il est mort. Je suis désolé.

Tombé d'une falaise, donc... Dit de cette façon, cela semblait presque comique, digne d'un

cartoon pour enfants. À Trevedic, le vent était toujours désigné coupable : des naufrages, des dégâts matériels, des maladies physiques et psychiques (le vent ne rend-il pas fou ?), et même des décès suspects. À cet endroit, avait ajouté Solar, les rafales sont si violentes qu'elles peuvent soulever un bœuf. Est-ce qu'il avait écrit ça dans son rapport ? J'avais du mal à imaginer papa, bâti comme une armoire de ferme, arraché du sol tel un vulgaire cerf-volant. Et puis, il aurait su réagir, il se serait jeté à terre, agrippé aux fougères, aux brins d'herbe, à la vie, quoi ! Non, ça ne collait pas. Mon père n'était pas un faible, un mou, un indécis qui succombait à un souffle d'air, si féroce soit-il. Quelque chose clochait dans ce drame. Je n'avais fait part de mes doutes à personne, pas même à Walter. Peut-être espérais-je que mon séjour sur l'île éclaircirait les choses : il fallait revenir sur les lieux pour me faire une idée.

Je me couvris la tête avec la capuche de mon blouson et m'aperçus que Jérémie Lefrac, un jeune de l'île, m'observait avec la même insistance que si quelque excroissance terrifiante avait poussé sur ma figure. Quand son regard croisa le mien, il eut un air sans expression. Le pauvre garçon avait toujours été limité intellectuellement. À six ans, il peinait encore à compter jusqu'à dix. Je lui lançai un méchant coup d'œil et il rentra la tête dans son col roulé puis, du bout de sa chaussure, se mit à jouer avec un anneau d'amarrage scellé au quai. Je pris soudain conscience du fait que, là-bas, papa devait être au centre de toutes les conversations. Il était tout de même maire de l'île depuis près de

dix ans. Il faisait partie des notables, des figures : à Trevedic, on s'intéresse à la famille Briot un peu comme les Anglais s'intéressent à leur dynastie. S'il y avait eu des paparazzis dans les parages, nous n'aurions jamais eu la paix. Je redoutais autant l'attention trop marquée du voisinage que de me retrouver seule face au vide de la maison.

Ce fut enfin l'heure du départ. Je progressai sur le pont en tirant ma valise à roulettes. À bord, je m'assis à l'air libre et attendis en observant l'animation sur le quai. Un homme en bras de chemise remonta la passerelle, enroula les cordes d'amarrage et, lentement, le bateau s'éloigna de la terre. Je sortis une cigarette que le vent fuma à ma place. À Trevedic, j'achèterais des 100'S, comme tout le monde, pour compenser le souffle marin qui accélère la combustion.

Maintenant que *Le Baroudeur* avait atteint sa vitesse de croisière, les vibrations du moteur faisaient trembler le sol, le banc, mes fesses. Sur ce rafirot, tout tremblait un peu. Cela limitait les occupations : impossible d'écrire proprement, de lire sans avoir mal au cœur ou de pisser droit, par exemple. Du coup, on se livrait à la contemplation. Il n'y avait que cela à faire. À terre, les toits de Brest étaient d'un bleu nuit uniforme. Des pins émergeaient des jardins et les grues métalliques du port se dressaient vers le ciel, austères comme de grandes aiguilles emmêlées. Un filet de fumée s'élevait de certaines cheminées pour enlacer les nuages. Le calme de la mer rendait insensible à tout. Cela me faisait toujours cet effet. À présent, je récapitulais les événements des derniers jours

avec le détachement d'un sténographe. Ma vision des choses se modifiait peu à peu. Papa était tombé d'un rocher, voilà tout. Même Walter, avec qui je venais pourtant d'avoir au téléphone un échange tendu, me paraissait loin et notre relation ne m'inspirait plus ni rancœur ni amour passionné. Simplement une honnête indifférence. Les mouettes glissaient sur le vent et ce spectacle m'absorba un moment. Enfin, une sirène déchira le silence et la houle donna le tempo à notre traversée. Je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, Trevedic se dessinait à l'horizon avec ses falaises découpées à la hache et ses rochers noirs et gris dont la pointe s'échappait de la mer. La verdure omniprésente, sorte d'immense châte lumineux, recouvrait l'île comme pour la protéger. Non loin de moi, le vieux Max fumait un cigarillo en plissant les yeux, accoudé à la rambarde. Il avait un physique typique des mâles de Trevedic : trapu, la peau épaisse et tannée, des cheveux poivre et sel permanentés par le vent, un accoutrement qui trahissait une attention très limitée à son image. Quand on vit coupé du monde, les vêtements remplissent leur fonction, un point c'est tout. Par exemple, il n'est pas inconcevable de porter un tee-shirt affublé du logo d'une chaîne de supermarché, chose impensable à Paris où, dans le milieu que nous fréquentions avec Walter, on nous aurait lancé des pierres. Contrairement à Martial Lambert, Max était resté égal à lui-même : son apparence, simple, marquée par le travail en mer, était conforme à ce qu'il avait toujours été.

Max me fit un vague salut et s'approcha doucement avec la démarche latérale d'un crabe. Les crustacés qu'il pêchait avaient fini par déteindre sur lui. Je souris en me disant qu'il venait me serrer la pince. Maintenant que le continent n'avait pas plus d'épaisseur qu'une ligne de crayon gras à l'horizon, les langues allaient se délier.

– Bonjour Edelweiss.

– Salut Max.

– Ton père..., murmura-t-il en examinant son cigare.

Je sentis ma gorge se nouer et ne sus si j'avais envie de pleurer ou de rire nerveusement. Je fis mine de n'avoir rien entendu. En mer, les voix se fondent dans l'écume et le tourbillon du vent, on est libre d'ignorer certaines paroles. Par bonheur, la sirène du bateau coupa court à cet embryon de conversation. On approchait doucement de la côte. Max balança son mégot dans les vagues et écrasa sa main sur la mienne, elle-même plaquée sur la rambarde gluante. Il donnait l'impression de vouloir me communiquer un peu de sa force. Quelle image les gens se faisaient-ils de moi, ici ? Après tout, cela faisait si longtemps que j'étais partie. Pour eux, j'étais sans doute restée la gamine aux genoux écorchés qui lançait les galets de la plage des Corsaires pour faire des ricochets.

Tous les passagers s'étaient levés et ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la cabine se pressaient sur le pont avec paquets et valises. La puissance des moteurs baissa en intensité pour devenir un simple chuchotement et la mélodie de Trevedic se fit enfin entendre distinctement. Des chants d'oiseaux se

mêlaient au crissement des feuillages, au sifflement du vent et au murmure de la mer. Tout le monde écoutait religieusement.

2

J'arrivai dans la maison familiale peu avant midi. Le soleil chauffait de toutes ses forces, mais le vent rendait vains tous ses efforts. *Il est impossible d'avoir vraiment chaud, ici*, pestait Walter les rares fois où il était venu pour le week-end. Lui aimait la chaleur qui pénètre le corps et fait suer à grosses gouttes. Celle de l'île, superficielle, le frustrait telle une caresse qui ne va jamais plus loin. Peut-être lui faisais-je le même effet ? Malgré notre domicile commun, notre relation avait un arrière-goût de provisoire. Partager un lit et des factures de gaz ne suffit pas à sceller une alliance définitive. Avec Walter, je naviguais à vue, alors que lui aurait voulu du solide, du robuste. Sans doute à cause de ses origines germaniques, il rêvait d'une famille en béton armé. Rien à faire : je restais résolument désinvolte dans ce domaine.

Le portail du jardin était ouvert. Il n'y a jamais de vols ici, il ne serait venu à l'idée de personne de fermer quoi que ce soit à clef. Le crissement familier du gravier sous mes semelles me souhaita la bienvenue. J'abandonnai ma valise sous le porche et entrai dans la maison dont la porte était elle aussi déverrouillée. Le puits de lumière percé dans le toit laissait pénétrer le soleil et de grands caoutchoutiers s'épanouissaient, dopés par la luminosité. Dans

un cadre accroché au mur, un bateau à vapeur remontait le Mississippi. Papa adorait cette photo. Il avait toujours été fasciné par l'Amérique où son meilleur ami, Paulo, s'était installé il y a dix ans. Il lui téléphonait régulièrement mais ne lui avait jamais rendu visite. J'avais un temps envisagé de lui offrir le voyage pour ses cinquante-cinq ans mais, pour diverses raisons, j'avais finalement opté pour une bougie parfumée à la cannelle et gardé l'idée des States sous le coude, pour un anniversaire plus important. Comme si certains anniversaires comptaient plus que d'autres. Pourquoi célèbre-t-on les chiffres ronds, ceux qui découpent nos existences en tranches de dix ? En ce qui concerne le cadeau de papa, j'avais trop attendu. Il est certaines choses qu'il ne faut pas remettre à plus tard.

Machinalement, j'allai à la cuisine et ouvris un robinet pour vérifier que tout était opérationnel. Le bruit de l'eau courant dans le tuyau m'apporta une certaine sérénité. La maison n'était pas morte ; les fluides étaient toujours là. Je remontai les volets roulants et tirai la porte vitrée qui donnait sur la terrasse montée sur pilotis. C'était mon endroit préféré. Je humai l'air humide, attentive au silence. Tout autour de moi, le vert avait eu raison des autres couleurs du monde. Au fond du jardin, les peupliers et les bambous formaient une clôture opaque isolant du reste de l'île. Tout poussait tellement vite, avec une telle fougue. Le pouls de la nature était presque visible. Quelle sève mystérieuse gorgeait la terre de Trevedic ? Mon père, qui était passionné de botanique et avait fait une carrière d'ingénieur agronome, disait que l'île

avait quelque chose de spécial. Mais il restait très vague sur le sujet. Quand on l'interrogeait, il se contentait de désigner la nature autour de lui avec un air d'évidence. Ici, il y avait du potentiel, voilà tout. Il parlait de cette terre comme d'un sportif de haut niveau très prometteur.

À mes pieds, l'herbe avait poussé comme du chiendent. Le terrain semblait abandonné, livré aux taupes et aux escargots. Papa considérait ce jardin comme une extension de lui-même. Il passait la tondeuse avec autant de ferveur que s'il en allait de sa propre apparence. Je tentai de me remémorer les lieux tels qu'ils étaient la dernière fois que j'étais venue. Une pelouse à l'anglaise, des massifs soigneusement taillés, des fleurs colorées, un potager à l'allure de camp militaire, des serres où poussaient des espèces rares à l'aspect improbable. Tout était impeccable malgré l'acharnement de l'île à semer le désordre dans son ordre à lui.

Par égard pour papa, il me sembla qu'entretenir le terrain était la première des nécessités. Avant même de défaire les valises, je descendis au garage et trouvai Skeeper rangé parmi les autres accessoires de jardinage. C'était Paul, mon frère, qui l'avait récemment offert à papa, ne supportant plus de le voir se fatiguer avec la lourde tondeuse manuelle. La machine possédait la ligne d'une voiture de rallye et faisait un travail irréprochable. Je posai Skeeper sur le sol face à l'immense tâche qui l'attendait. Sitôt que j'eus appuyé sur l'interrupteur, il partit à l'assaut des herbes folles. Il dessinait des bandes vert clair sur le terrain et, quand il se heurtait à un obstacle, empruntait

une autre direction. Il travaillait à l'aveuglette. J'éprouvai soudain un sentiment de compassion à son égard. Ces dernières années, ma vie sentimentale et professionnelle ne ressemblait-elle pas un peu aux dessins de Skeeper sur le gazon ? Des tentatives menées au hasard de chemins parsemés d'embûches, des retours en arrière, rien de vraiment cohérent : plutôt l'itinéraire d'un bateau ivre. Au bout du compte, moi aussi je tournais sur moi-même.

Tandis que le jardin reprenait forme, je préparai du café et réfléchis à la façon dont j'allais occuper le reste de la journée. Il fallait d'abord récupérer Pasqua qui avait été recueilli par les voisins. Ensuite, j'irais voir Alex, mon amie d'enfance. C'était la personne qui m'avait le plus manqué depuis mon départ. Durant les quinze premières années de notre vie, nous avons profité si intensément de la liberté de l'île sur nos bicyclettes bricolées. Par la suite, nos existences avaient pris des chemins différents. Elle avait choisi le commerce alors que j'entreprenais des études de journalisme. Il y a quelques années, elle avait épousé un homme du continent, un éditeur de livres anciens. Elle avait vécu plusieurs années avec lui à Brest, où elle travaillait dans une boutique de fringues à la mode, mais elle ne s'y était jamais vraiment faite, ni à la ville ni à la mode. Elle était donc revenue à Trevedic et son mari, qui ne voulait renoncer ni à son métier ni à sa femme, avait accepté d'entretenir avec elle une relation à distance. À force d'être séparés physiquement, ils avaient fini par se séparer complètement.

Une telle liaison en pointillé serait-elle possible avec Walter? Cela nous donnerait de l'air, mais cela ne nous éloignerait-il pas encore davantage? À ne se voir que quelques fois par mois, on finissait par ne plus partager grand-chose. Au bout d'un moment, on devait avoir envie de se serrer la main, bien cordialement, comme deux collègues de travail. Aux dernières nouvelles, Alex était enceinte d'un autre homme dont l'identité restait secrète. Sur une île, il existe toujours ce genre de mystère que chacun s'ingénie à entretenir.

C'était Alex qui avait alerté la police à la suite de l'accident de papa. Elle faisait une promenade au bord de l'océan quand, au bout de la falaise, elle avait distingué une silhouette qui s'était dangereusement approchée du précipice, puis plus rien. Les secours étaient arrivés trop tard. On ne réchappe pas d'une chute du pic du Rat.

Je composai le numéro de mon amie sur les touches caoutchouteuses du téléphone.

– Edelweiss! s'écria-t-elle. Désolée de ne pas t'avoir appelée. Je ne sais jamais quoi dire dans ces circonstances. Ce qui est arrivé à ton père... Satané vent!

J'eus l'impression étrange que sa voix ne sonnait pas juste, pareille à un instrument de musique désaccordé. Mais il fallait que je me réhabitue au débit particulier des îliens, beaucoup plus lent que celui des continentaux. Moi, comme tous les Parisiens, je déblatérerais telle une mitrailleuse. Et puis, il devait être difficile de conserver son naturel face à quelqu'un dont le père avait été broyé par l'océan quelques jours auparavant.

– Comment tu te sens? poursuivit-elle avec ce débit traînant. T’es déjà à Trevedic?

– Je suis arrivée ce matin. L’enterrement a lieu après-demain. Ça te dit de boire un verre? J’ai besoin de me changer les idées.

– Passe me prendre à la maison. T’as toujours la voiture de ton père?

– Oui. (La Fiat aurait-elle pu se jeter à la mer avec son propriétaire?) Il faut que je récupère le chien chez les voisins et j’arrive.

Je raccrochai et restai un temps perplexe près de l’appareil comme si la conversation se poursuivait sans moi dans le combiné et que je pouvais en saisir des bribes. La voix bizarroïde d’Alex résonnait toujours dans mes oreilles. Peut-être était-ce lié à la mauvaise qualité de la liaison, à moins que la grossesse n’ait modifié son timbre... On dit que cela change une femme, pas vrai? Je tentai de me remémorer les voix de quelques-uns de mes proches. Je m’aperçus que je me souvenais mieux de celle de papa que de celle de Walter que j’avais pourtant eu au téléphone quelques heures plus tôt. Si cela avait été possible, j’aurais aimé enregistrer ces mots qui traînaient encore dans ma tête afin d’en conserver la trace sonore.

Dans le jardin, Skeeper avait terminé son travail. La pelouse était impeccable, papa aurait été satisfait. Près d’un framboisier, une balle de tennis avait émergé des herbes rases, sans doute tombée d’une des boîtes que mon frère entreposait au garage avec ses vieilles raquettes. Je me baissai pour la ramasser et m’aperçus que quelque chose y avait été dessiné. À ma grande

surprise, je constatai qu'il s'agissait d'une tête de mort. Probablement l'œuvre d'un garnement du coin. Sur une île, on s'ennuie parfois à périr, cela donne des idées tordues.

3

Les Prigent occupaient la propriété la plus proche de la nôtre. C'était un petit couple chétif, grisonnant et discret. Ils sortaient très peu de chez eux. Le mari bricolait des circuits électroniques et la femme traduisait des livres de l'allemand vers le français. Ils avaient toujours entretenu de bonnes relations avec notre famille et c'est donc tout naturellement qu'ils avaient recueilli Pasqua après le décès de papa.

Arrivée chez eux, je trouvai leur portail verrouillé : une anomalie, par ici. Je pressai la sonnette et attendis. Je remarquai alors les petites caméras de surveillance installées sur la grille. Le visiteur était filmé. Mme Prigent jeta un coup d'œil entre les rideaux puis vint ouvrir. En robe de chambre, les bras serrés contre la poitrine, elle lançait des regards anxieux autour d'elle comme si quelqu'un de malintentionné pouvait se trouver tapi dans les buissons. Son mari attendait sur le perron, aussi hirsute que s'il s'était enfoncé les doigts dans une prise de courant.

– Edelweiss ! Dépêche-toi d'entrer ! dit Mme Prigent.

L'urgence dans sa voix était en complet décalage avec la lenteur du monde environnant.

– C'est qu'il fait froid ! lança-t-elle comme pour se justifier en me poussant à l'intérieur.

Une fois la porte refermée derrière nous, ils bredouillèrent quelque chose au sujet de papa en me conduisant dans le salon où le chien gisait étendu sur le tapis, le regard humide comme s'il avait pleuré la mort de son maître.

– Nous sommes navrés, poursuivit notre voisine en considérant l'animal, si bien que je me demandai un instant si elle parlait de son état ou du décès de mon père.

Je m'agenouillai au chevet de Pasqua et lui caressai le dos. Il grogna un peu et finit par se redresser laborieusement sur ses pattes. Quand je le serrai dans mes bras, j'eus du mal à contenir mon émotion. Avec l'odeur et la chaleur de son corps, tout me revenait en même temps : les souvenirs d'enfance, les discussions autour du feu de cheminée, les marches dans la nature, les disques de gospel diffusés en boucle... Papa et moi avions toujours été très proches, bien plus que mon frère et lui n'avaient jamais pu l'être. Quand il y avait encore maman, Paul revenait souvent à la maison – comme tous les fils, il entretenait la nostalgie du temps où elle beurrerait ses tartines et lavait ses slips –, mais après sa mort ses visites s'étaient espacées et le fossé avec papa s'était creusé. Il n'avait toujours pas trouvé d'idiote prête à lui servir un jus d'orange au lit. Je mis toute mon énergie à retenir mes larmes et me jurai de m'occuper du chien toute sa vie en souvenir de mon père, quoi qu'en pense Walter. Aimait-il seulement les animaux ? Voilà un sujet que, malgré cinq ans de vie commune, nous

n'avions jamais abordé. Même si l'on vivait cent ans ensemble, il resterait toujours des zones d'ombre. On n'aurait jamais le temps de discuter de tout. La question était de savoir si on aurait au moins abordé l'essentiel. Je m'aperçus que si je savais parfaitement ce qu'il pensait de l'expressionnisme abstrait ou du nouveau réalisme, je n'avais pas la moindre idée de sa peinture ni de sa race de chien préférée. Tout est question de hiérarchie.

Les Prigent voulurent m'offrir le thé mais je refusai avec une conviction qui les dispensa d'insister.

— J'ai trop à faire, assurai-je. Un deuil vous occupe à plein temps. Il y a toutes les démarches administratives, sans parler de la maison à ranger...

Ils approuvèrent, compréhensifs, et répétèrent encore une fois qu'ils partageaient ma douleur avant de me coller dans les bras le sac de croquettes qu'ils avaient acheté pour Pasqua et de me reconduire à la porte. Malgré leur hospitalité, j'eus l'impression que mon départ les soulageait.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, dit Mme Prigent en me serrant fébrilement la main. Ton père était un homme comme il en faudrait plus.

Y avait-il donc sur terre des gens dont il faudrait augmenter la quantité alors que d'autres devraient être supprimés ? Quand je me retournai pour leur faire un signe de la main, leurs deux corps s'étaient collés l'un contre l'autre dans un réflexe protecteur. Ils me regardaient m'éloigner comme si je partais à la guerre.

J'allai chercher la 306 et mis un CD de gospel qui traînait dans la boîte à gants, des negro spirituals. Je poussai le son à fond et, bercée par cette musique mystique, roulai jusque chez Alex. Sur la route, je fus surprise de croiser plusieurs voitures, dont un 4x4 Range Rover et une Coccinelle au volant de laquelle je reconnus Micheline Genevier, une ancienne collègue de mon père qui travaillait à la mairie. Jusqu'à présent, le taux de motorisation sur l'île était au plus bas car les distances étaient si réduites que détenir un véhicule était un luxe dont on se passait aisément. La plupart des habitants préféraient investir dans une mobylette ou un vélo, parfois un char à voile. Les habitudes en matière de déplacement paraissaient avoir évolué d'un coup. Comme partout, les gens devenaient fainéants. J'arrivai à destination au début de la troisième plage du disque.

Alex habitait une ancienne maison de pêcheur qu'elle avait entièrement retapée. Elle avait décoré l'intérieur de meubles et d'objets hétéroclites dénichés dans les brocantes du continent. Il en résultait une atmosphère un peu spéciale, un sentiment de grande braderie. On s'asseyait dans des fauteuils mécaniques de dentiste et, quand elle disparaissait dans une autre pièce, on s'occupait sans mal en détaillant les multiples objets farfelus exposés sur les étagères poussiéreuses.

Quand elle ouvrit la porte, je fus frappée par sa mine abominable. Elle avait le teint cireux, les traits tirés par la fatigue, et des cheveux blancs étaient apparus dans sa tignasse cuivrée au niveau des tempes. Son ventre s'était arrondi, si bien que

son centre de gravité s'était déplacé vers l'avant, ce qui lui donnait l'allure de ces campagnardes en tabliers qui se tiennent les reins creusés et les pieds ancrés dans la terre. Comme les Prigent, elle semblait troublée. Avant que je n'aie dit quoi que ce soit, elle me prit dans ses bras et je sentis le contact chaud de sa peau contre la mienne. Ce n'était pourtant pas le genre à manifester ce type d'effusion : notre amitié avait toujours été pudique et silencieuse. Je m'écartai doucement et tout redevint normal entre nous. Les plantes vertes, face à nous, n'avaient pas bougé d'un millimètre. Dans le salon, les travaux de rénovation étaient enfin terminés. Une cheminée en brique avait été installée dans un angle face au canapé, les murs avaient été repeints en blanc cassé et les fissures du plafond avaient été comblées. Il y avait comme une odeur de neuf.

Alex me conduisit dans la cuisine et plongeait dans le frigo d'où elle sortit une bière pour moi, un soda à l'orange pour elle et une boîte d'Apéricube (elle avait toujours raffolé de ces cochonneries). Je me laissai choir dans le fauteuil de dentiste. Ces sièges, quand on n'y subit pas le supplice de la fraise, sont en réalité assez confortables. Allez savoir, peut-être est-ce aussi le cas des chaises électriques, mais leurs usagers ne pourront jamais en faire l'éloge.

– Alors, comment va le bébé ? demandai-je en décapsulant la bouteille avec une clef.

– Bien. Deux kilos, une trentaine de centimètres. Je m'attendais à ce qu'elle soit plus diserte sur le sujet, mais rien d'autre ne vint. Elle se contentait de décortiquer un cube rouge au bacon. Il est vrai

que, mis à part ses mensurations, il était difficile de discourir sur cet embryon. Il était au fond la seule personne de l'île sur qui on savait si peu de chose : une sorte d'invité mystère.

– C'est un garçon, ajouta-t-elle en s'attaquant à un cube doré. Tu t'imagines que j'ai des couilles dans le ventre ?

– Mince ! Ça fait quel effet ?

– Un peu de nausées le matin, mais sinon ni chaud ni froid.

Elle adressa une caresse affectueuse à son ventre puis un silence s'établit et je pus observer à loisir une collection de moulins à poivre entreposés sur une étagère. Elle avait acquis une foule de nouveaux objets, tous plus inutiles les uns que les autres, comme une trompe de vélo, une fusée spatiale miniature ou encore un petit nain de jardin en plâtre.

– À ton avis, comment mon père a-t-il pu tomber de cette falaise ? demandai-je soudain pour en venir au sujet qui occupait en réalité nos pensées à toutes les deux.

– Un malaise est vite arrivé, dit-elle. Il n'était plus si jeune.

– Il connaissait l'endroit par cœur et c'était un bon marcheur. En plus, il avait le vertige : il ne s'approchait jamais du vide.

Elle haussa les épaules et reporta son attention sur les nuages qui défilaient devant la fenêtre comme si elle cherchait à s'y accrocher, à s'envoler avec eux. Quand on vit sur une île, l'animation du ciel revêt une importance particulière. C'est une sorte de spectacle permanent dont on ne peut se désintéresser.

– Je suis désolée, dit-elle.

– Mais tu l’as vu, toi, même si tu étais loin.
Comment ça s’est passé ?

– Je ne sais pas, Edelweiss. Je marchais sur le sentier côtier et j’ai aperçu quelqu’un debout près de la falaise. De loin, je n’ai même pas reconnu ton père. Soudain, la personne n’était plus là. Ça m’a paru bizarre, alors je me suis approchée et j’ai vu une forme colorée dans la mer. J’ai tout de suite appelé les secours.

Elle avait les larmes aux yeux. Nous nous tûmes, absorbées toutes les deux par l’image vertigineuse de la chute d’un corps aspiré par le vide. Papa n’aurait-il pas pu mourir comme tout le monde, bien bordé dans un lit tiède ? Je me levai pour observer derrière la vitre la clôture de bambous qui se trémoussaient comme si le diable leur piquait les fesses.

– Je suis désolée, répéta-t-elle.

– Tu n’y es pour rien.

Bien sûr, Alex n’en savait pas davantage. J’avais eu tort d’espérer qu’elle pourrait m’apprendre quelque chose. Il me sembla soudain que seuls l’île et ses éléments pourraient m’apporter un semblant de réponse. Allais-je finir par adhérer à la thèse de la police et du vent meurtrier ? Alex vint se poster à côté de moi face à la fenêtre. La bière laissait un goût agréable sur le palais et je me sentis un peu plus sereine.

– Comment va Walter ? demanda-t-elle.

– Bah... Son boulot au musée l’occupe beaucoup. Il rencontre des artistes internationaux, gère des collections, fait des échanges de tableaux avec

le monde entier. Il est devenu... Comment dire? Précieux et un peu connard.

– Tous les mecs sont « un peu connards ».

– Tu crois? Il achète des fringues dernier cri qui coûtent les yeux de la tête. Et puis, il prend plaisir à fréquenter des gens importants, il est sans cesse occupé, pressé, pendu à son téléphone portable. Il prend un air agacé à la moindre contrariété. En un mot, il se la pète. En plus, il n’a parfois aucun second degré. Un jour, pour plaisanter, je lui ai dit que je préférerais avoir un cancer de l’anus plutôt que partir en week-end avec son chef. Tu sais ce qu’il m’a répondu? Que je n’avais aucune idée de la souffrance des gens qui ont une tumeur au cul! Les Allemands prennent tout au pied de la lettre. Par-dessus le marché, il oublie systématiquement de descendre les poubelles.

– C’est ta définition du connard?

– Ça donne quelques bases, je trouve. Bien sûr, il n’est pas que cela, concédai-je.

– Il ne faut pas chercher à aimer tout chez un homme. Je l’ai appris à mes dépens. Il faut en aimer une partie suffisante, au moins cinquante pour cent. Le reste, il faut parvenir à l’accepter, sinon c’est mort.

– T’aimes combien de pour-cent, chez le père de ton gosse?

– Cinquante et un! dit-elle en riant. Vu le personnage, c’est déjà pas mal.

Je vidai ma bouteille de bière en réfléchissant à la proportion de Walter qui me satisfaisait. Je me sentis incapable de donner un chiffre, même approximatif.

– Je le connais, au fait ? demandai-je.

– Qui ça ?

– Ben, le père !

– Non. Tu l’as jamais vu.

Elle tenait décidément à entretenir son petit mystère. S’agissait-il d’un homme de Trevedic ? Le trombinoscope des quelques mâles que je connaissais ici défila dans ma tête. Je n’imaginais mon amie avec aucun mais, en la matière, rien n’est jamais prévisible.

– Il faut que je trie les affaires de papa, déclarai-je après quelques minutes.

– Paul ne peut pas t’aider ?

– Il arrive seulement demain.

– Ton frère a toujours étouffé ici. Tu vois, un temps, je serais bien sortie avec lui, mais ça aurait fait comme avec mon ex-mari.

– Tu ne m’as jamais dit qu’il te plaisait.

– Il est beau gosse et c’était un sacré sportif. Parfois, j’allais le voir s’entraîner sur les terrains de tennis. Il suait toujours comme une bête. Quand il était en colère, il faisait des services contre le vent.

– Qu’est-ce qu’il a pu s’engueuler avec papa.

– Un ado...

– Ils s’opposaient sur tout. T’as bien fait de ne pas lui mettre le grappin dessus. C’est un branleur. Il fait partie du club des-tartines-beurrées-par-maman.

– Mince !

– C’est comme les francs-maçons, ils sont plus nombreux qu’on ne croit. Et si on sortait ?

– OK, allons prendre l’air.

En réalité, j’avais une idée très précise de l’endroit où je voulais emmener Alex.

Nous évitâmes la route et prîmes un sentier à travers champs. Quelques fermes se fondaient dans le paysage et, à l'est, le seul immeuble de Trevedic, haut de quatre étages, tentait de rivaliser avec la hauteur des pins. Le plus grand des arbres dépassait vingt mètres et, visiblement, poursuivait encore sa croissance. Dans les champs, les légumes paraient : ici des choux, là des pommes de terre, et là encore des artichauts. Enfants, avec Alex, nous filions à vélo à travers les cultures sans nous inquiéter des dégâts. Tout repoussait si vite, il en fallait plus pour troubler l'ordre de la nature. Parfois, on volait quelques légumes pour les lancer dans la mer. Les choux et les artichauts flottaient un temps, puis l'eau s'infiltrait entre les feuilles et ils coulaient subitement tout droit vers le fond. Plus au nord, il y avait le Cullingham, l'un des deux bars de l'île, le plus branché si l'on peut dire, où se rendaient les rares bureaucrates, les « intellectuels », les « artistes » et, d'une façon générale, tous ceux qui n'avaient les mains ni dans la terre ni dans l'eau de mer. La plupart des grands quotidiens y étaient en libre accès, quoique avec un jour de retard, mais pour rien au monde les gens de Trevedic n'auraient renoncé à ce petit décalage. Le jour où une catastrophe se produirait, la population bénéficierait de vingt-quatre heures de sérénité supplémentaires volées à la marche du temps. On s'en réjouissait à l'avance. Au sud de l'île, le second bar, le Repaire

du Côtier, était plus rustique et davantage prisé par les agriculteurs, les éleveurs, les pêcheurs et les manuels en tous genres. Les consommations étaient moins chères et le patron ne lésinait pas sur les quantités : là-bas, on éclusait sévère. Bien sûr, on buvait aussi au Cullingham, mais au moins s'y saoulait-on avec la manière. Trevedic aussi avait son petit ordre social.

Sans que j'aie fait part à Alex de mes intentions, nous nous dirigeons vers le pic du Rat. À présent, nous parlions très peu et observions le décor comme si nous effectuions une sorte de pèlerinage qui requérait toute notre concentration. Tout, autour de nous, était chargé de sens et de souvenirs : le vieux bunker dans lequel nous fumions des joints à l'adolescence, le court de tennis que papa avait fait construire pour mon frère quand il avait décidé d'embrasser une carrière de tennisman, les massifs de ronces où on s'écorchait pour récupérer les balles perdues... Peu après, la corniche apparut, tatouée d'une croix de pierre en souvenir des soldats de la Seconde Guerre mondiale morts lors d'une bataille navale particulièrement meurtrière. Plus on approchait, plus Alex paraissait fébrile. Elle soutenait son ventre, le frottait nerveusement telle une lanterne magique qui pourrait la transporter ailleurs. Pourquoi lui imposais-je cette expédition ? J'avais besoin de venir me recueillir à cet endroit, de voir de mes yeux ce qui avait pu se produire, et je me sentais bien incapable de le faire toute seule. Alex était mon amie, après tout. Elle et son bébé mystère pouvaient bien m'accompagner.

Sans un mot, nous passâmes devant la barrière qui délimitait les champs de betteraves puis franchîmes le sentier côtier pour nous frayer un chemin au milieu des fougères. Juste derrière, un grand périmètre de pelouse grasse conduisait à des rochers noirs. Nous nous approchâmes lentement jusqu'à apercevoir le gouffre à nos pieds et, en bas, l'eau tourbillonnante et l'écume qui formait des nuages crémeux. Même les mouettes ne se risquaient pas à cet endroit.

Alex me prit la main et nous restâmes ainsi plusieurs minutes. Papa avait dû être broyé, écrasé contre les rochers, secoué comme un mouchoir dans une machine à laver. Ici, la mer ne laissait aucune chance. Mais enfin, pourquoi s'était-il approché si près du bord ?

Alex cracha dans le vide et toute notre attention se focalisa sur le minuscule point de salive qui tournoyait vers la brutalité de l'océan.

– Allons-y, dis-je d'une voix blanche quand il eut disparu.

J'en avais assez vu. Cette image suffirait à hanter mes nuits pendant quelques années, si ce n'est toute ma vie.

Après ce pèlerinage morbide, nous filâmes au Cullingham pour nous remonter. Cela faisait si longtemps que je n'y avais pas mis les pieds. Avant, nous nous y retrouvions avec les jeunes de l'île pour tuer l'ennui. Nous buvions et jouions aux fléchettes dans l'arrière-salle, les pouces enfoncés dans les poches de nos jeans Levi's. Nous adorions ces pantalons qui nous évoquaient des cow-boys sur d'élégants canassons cavalant dans d'infinies

plaines américaines – tout l'inverse de notre territoire à nous, si limité. Nous prenions de grands airs et parlions toujours des mêmes choses, des sujets d'adolescents. Ce temps-là m'apparaissait bien loin, à présent, même si je portais toujours des Levi's sans plus me faire aucune illusion à leur sujet.

Quand nous franchîmes la porte du bar, j'eus la surprise de constater qu'il avait fait peau neuve. Les murs avaient été repeints dans une teinte prune, un comptoir en merisier s'était substitué au vieux zinc, les banquettes élimées en velours vert avaient cédé la place à des fauteuils en cuir qui sentaient encore le film plastique. Quant aux cartes marines – si cliché pour un bar de bord de mer –, elles avaient disparu au profit de sobres photographies en noir et blanc. Ce nouveau chic contrastait avec les vestiges de l'ancienne ambiance, comme le flipper décoré d'une femme nue dont les tétons s'éclairaient à chaque coup de hanche dans la machine. Le Cullingham constituait pour moi l'un des rares repères immuables de ce monde. Même l'emplacement des tables n'avait auparavant jamais été modifié. J'eus la désagréable impression qu'une partie de mon intimité avait été violée. Avec cette odeur de neuf, on ne se sentait plus chez soi. Entre ça et la mort de papa, c'était comme si ma vie, subitement, avait perdu toutes ses bases solides. Il me faudrait une pinte plutôt qu'un demi pour affronter l'incertitude.

Essoufflée, Alex s'affala sur la première banquette venue. Deux tables plus loin, le vieux Max était installé face à un verre de blanc. Je me demandai ce qui avait pu pousser cet ancien habitué du

Repaire du Côtier à changer de point d'attache. Peut-être était-il sensible à l'art photographique, à moins qu'il n'ait gravi quelques échelons dans la hiérarchie sociale locale (aurait-il abandonné la pêche à la sardine pour celle du homard ou de la lotte?). C'était assez improbable car, sur une île, on reste à sa place au fil des générations. Le seul moyen d'évoluer est de la quitter, mais la plupart des gens n'imaginent même pas une vie ailleurs. Une fois que *Le Baroudeur* les a déposés sur le continent, ils se sentent perdus, privés de tous points de repère.

Derrière le comptoir, Livo, le patron, essayait des verres en observant son nouveau commerce comme s'il n'en revenait pas d'en être le propriétaire. Plus que jamais, le Cullingham était le bar le plus distingué de Trevedic.

– Bonjour Livo. Très jolie, ta nouvelle déco, dis-je en m'approchant. T'as touché le jackpot?

– Edelweiss..., balbutia-t-il.

Il était livide, comme s'il avait vu un fantôme.

– Il fallait rafraîchir un peu, dit-il en posant le verre sur le comptoir. C'est mieux pour les clients, non?

– Sans doute. Je ne sais pas, en fait... J'étais habituée à l'ancien décor.

Il lissa sa grosse moustache puis poursuivit d'un ton grave en serrant le torchon dans son poing:

– Ton père va nous manquer. C'était un homme bien à tous points de vue.

Il secoua la tête en soupirant et effaça d'un coup de tissu revanchard une ultime goutte qui glissait sur la paroi du verre.

– Mets-nous une pinte et un Coca, s'il te plaît.
Alors que je m'éloignais, Livo continuait d'essuyer son verre pourtant parfaitement sec.

Sur la banquette, Alex reprenait toujours son souffle. Par la fenêtre, on apercevait au loin la mer et les mouettes, comité d'accueil menaçant d'un bateau de pêche. Elles virevoltaient autour du mât en réalisant des chorégraphies d'aviation de guerre.

– Tiens, regarde, c'est Sylvain, là-bas, dit Alex en désignant un homme de dos attablé dans l'angle opposé de la salle.

Dos rond, Sylvain était vêtu d'une chemise de bûcheron déboutonnée, d'un jean noir, et avait chaussé des bottes en cuir crottées. Son avant-bras dénudé était posé sur sa cuisse, totalement immobile. Le reste de son corps ne bougeait pas plus. J'eus la surprise de constater qu'il avait rasé ses cheveux qu'il portait autrefois jusqu'aux épaules. Il avait presque la boule à zéro.

– Sylvain Legarrec..., répétais-je pensivement.

À ce nom, une foule de souvenirs remontaient en moi. Avec Sylvain, nous avions été dans la même classe jusqu'au collège. Par la suite, j'avais été scolarisée dans un établissement du continent de meilleur niveau. Lui avait arrêté les études dès que la loi l'avait permis. L'avenir d'un fils de pêcheur est tout tracé. On connaît déjà la profession de l'arrière-petit-fils. À l'époque, Sylvain était un petit brun espiègle, râblé, les mains calleuses. Il roulait des joints dans le bunker désaffecté près de la plage des Corsaires et collectionnait les vieux vinyles. Ensemble, nous

parlions musique. Un jour, lors d'un match de hockey improvisé avec les gosses du coin, je l'avais assommé d'un coup de crosse maladroit. Comme il ne revenait pas à lui, j'avais posé l'oreille sur son torse pour m'assurer que son cœur battait toujours. Le contact avec son tee-shirt imbibé de sueur m'avait fait l'effet d'une décharge électrique. J'étais tombée amoureuse de lui et de sa poitrine musclée de travailleur manuel. Il en avait résulté un magnifique dépucelage dans un champ de betteraves, les fesses au vent. De bons souvenirs. Sylvain avait toujours porté une longue crinière désordonnée. Ses copains le surnommaient même «le chevelu». Qu'est-ce qui, à trente-cinq ans, pouvait pousser un homme à abandonner la coiffure qui avait tant contribué à façonner son identité? C'était comme si, subitement, Eddy Mitchell se faisait une coupe au bol. Non, ça n'allait pas: Sylvain portait les cheveux jusqu'aux épaules et Eddy arborait une coiffure de crooner. Les gens qui changent radicalement de tête ont souvent connu un traumatisme, un décès, une séparation, un drame quelconque. Tenez: juste après avoir échoué pour la quatrième fois au concours d'avocat et donc renoncé définitivement à une belle carrière, Samia, une amie de Paris, avait sectionné sa traditionnelle queue-de-cheval d'un coup de cutter puis l'avait fait flamber dans l'évier, manière de rompre avec son passé et ses illusions. Qu'est-ce qui avait bien pu arriver à Sylvain?

Alors que j'étais plongée dans ces considérations esthético-psychologiques, le bras de mon premier amour se mit en mouvement. On aurait dit un automate animé. Nous retînmes notre souffle en le

suivant des yeux tandis qu'il portait son verre à ses lèvres. Il était complètement raide.

– Ça fait un bail que je ne lui ai pas parlé, dis-je à Alex. Que devient-il ?

Elle haussa les épaules en mélangeant ses glaçons :

– Comme la plupart des mecs d'ici. Il pêche, il végète. Je crois qu'il est un peu artiste, aussi.

– Tu permets que je t'abandonne deux minutes ?

– Je t'en prie. Un océan te sépare de Walter. Profites-en.

Non sans une certaine appréhension, je m'approchai du dos massif de Sylvain. Avant que je n'aie prononcé un mot, il murmura mon prénom.

– Sylvain, dis-je en retour.

Je ne m'étais jamais rendu compte qu'il avait la tête aussi parfaitement ronde. On aurait dit un astrolabe. Il portait encore la cicatrice de mon coup de crosse sur le front, auparavant dissimulée par ses grandes mèches rebelles. Il s'aperçut que je la détaillais.

– Tu ne m'as pas raté, ce jour-là, dit-il en souriant.

– J'aurais pu te tuer.

Un frisson parcourut son corps de catcheur.

– T'étais une sacrée brute, pour une fille, rétorqua-t-il d'un ton faussement léger.

– T'avais qu'à me prendre dans ton équipe !

Nous rîmes tous les deux et il fit descendre sa bière de quelques centimètres.

– Tu t'es rasé les cheveux, observai-je. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– Comment ça, « qu'est-ce qui s'est passé » ? Je suis allé chez le coiffeur, c'est tout.

– Je veux dire qu’il doit y avoir une raison. Tu aimais trop tes cheveux pour t’en débarrasser comme ça.

– J’avais envie de changement. Et puis, c’était trop compliqué à entretenir, dit-il dans l’intention de clore le sujet.

Il cala son verre de bière entre ses grosses mains puis, les yeux rivés sur la mousse beige, murmura :

– Ton père...

– Laisse.

Je n’avais pas envie de parler de ça avec Sylvain. Nous nous tûmes quelques instants et je pris conscience de la musique qui emplissait le bar. *Anarchy in the UK*, des Sex Pistols. L’Angleterre n’était pas loin.

– T’es là pour longtemps ? demanda-t-il.

– Le temps de régler quelques affaires.

– Tu passerais à la maison ? J’aimerais te montrer une toile que j’ai faite.

– Tu peins toujours ?

– Comme ça.

« Comme ça » était une expression typique d’ici qui voulait tout et rien dire, à la fois oui, à la fois non. C’était bien commode et cela s’accordait à toutes les situations. Au début, quand je m’étais installée à Paris, je l’utilisais encore fréquemment avant de m’apercevoir que cela agaçait les gens. Les continentaux aiment les réponses tranchées, ils ont une aversion pour les conversations floues, inefficaces. Ici, c’est à peu près l’inverse. Il faut dire que l’on dispose de davantage de temps, ce qui permet de s’égarer et d’y prendre plaisir.

– D’accord, je viendrai, lâchai-je.

Satisfait, il souleva son volumineux avant-bras avant de le reposer sur sa cuisse. Puis il fit mine d'écouter la chanson.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2016

Couverture : D. Hoch

Photo : © Denis Hoch

Cette édition électronique du livre *Une île bien tranquille*
de Pascale Dietrich
a été réalisée en février 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1073-1)
ISBN ePDF : 979-10-349-1075-5